

DEUX PATRIES

Revue trimestrielle

de

PI DELTA PHI

Société d'honneur française

Vol. I

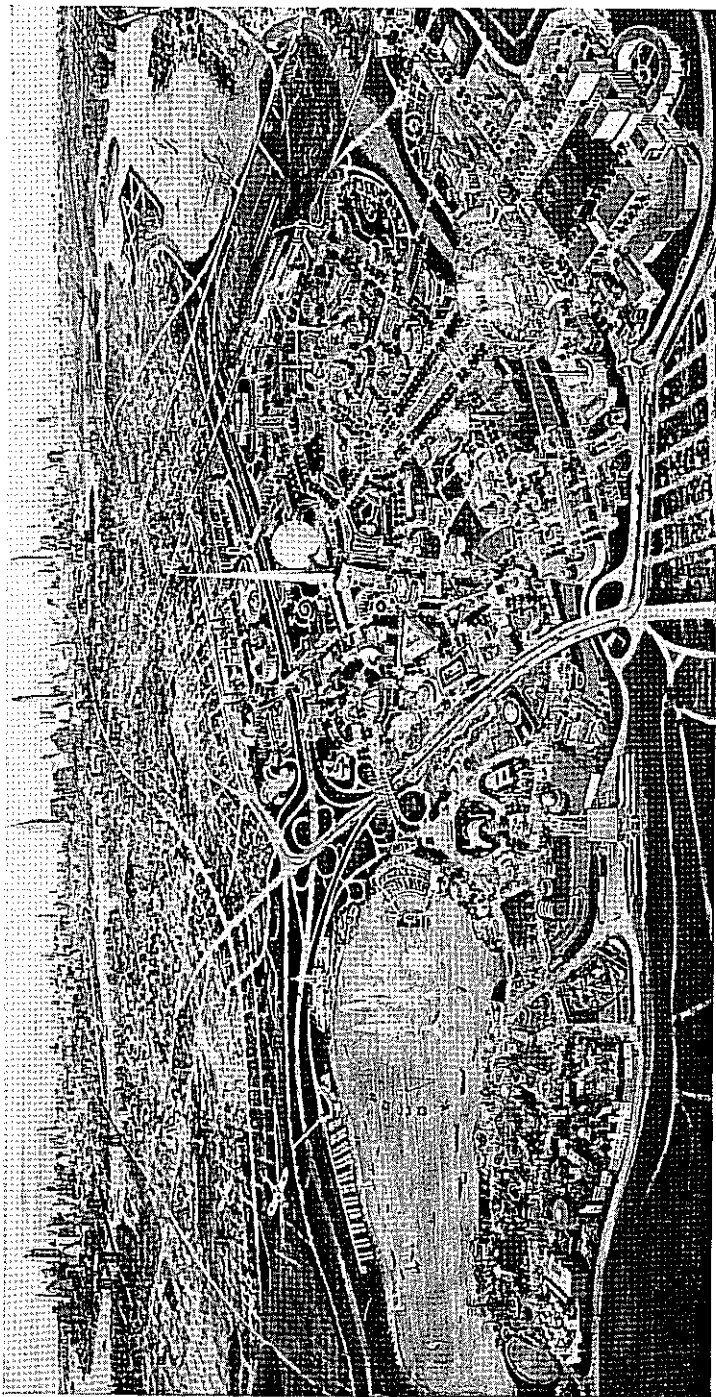
MAI 1939

Numéro 3

Imprimée à

New York, N. Y.

Copyright 1939 by Pi Delta Phi



Cette première vue officielle de l'Exposition Internationale de New-York, par H. M. Pettit, montre le "Monde de Demain". Ce spectacle magnifique, coûtant \$155.000.000, occupe 1.216 acres $\frac{1}{2}$ (environ 492,31 hectares). Au-delà des constructions célébrées de cette métropole d'une nouvelle époque s'élèvent les fines aiguilles de la ville qui donnera son hospitalité à des millions de visiteurs pendant cet été. L'Exposition laisse entrevoir des possibilités de paix et de progrès à l'avenir, tandis que la Ville représente les grands accomplissements du présent et bien des richesses du passé.

Au nord du World's Fair Boulevard s'échelonnent les stands aux couleurs de l'arc-en-ciel de 1.400 exposants sur des avenues ombragées, à partir de la Périsphère et du Trylon, lesquels sont blancs. Le Constitution Mall s'étend diagonalement en bas vers la droite et conduit à la Lagune des Nations, ornée de fontaines, et à la Zone du Gouvernement, où les pavillons de soixante-deux nations se groupent autour de la grande Cour de la Paix. Trente-cinq états occupent la Cour des Etats entre le Boulevard et la Lagune. Le quartier des amusements se trouve au sud du Boulevard et donne sur le Lac des Fontaines.

DEUX PATRIES

LA PARTICIPATION FRANÇAISE A L'EXPOSITION INTERNATIONALE DE NEW-YORK 1939

Notre pays est un vétéran des Expositions Internationales. En 1937 il a reçu le monde entier. Il se devait donc, à titre de courtoise réciprocité et en raison du caractère grandiose que revêtira la manifestation magnifique de Flushing Meadow Park, d'accepter avec empressement l'invitation officielle qui lui a été adressée dès le mois de décembre 1936.

Le Gouvernement Français a désigné le Gouverneur Général Olivier pour le représenter en qualité de Commissaire Général de la Section Française et il a nommé Commissaire Général-Adjoint M. Garreau-Dombasle, Conseiller Commercial de la France aux États-Unis, qui possède une connaissance approfondie des intérêts français en Amérique.

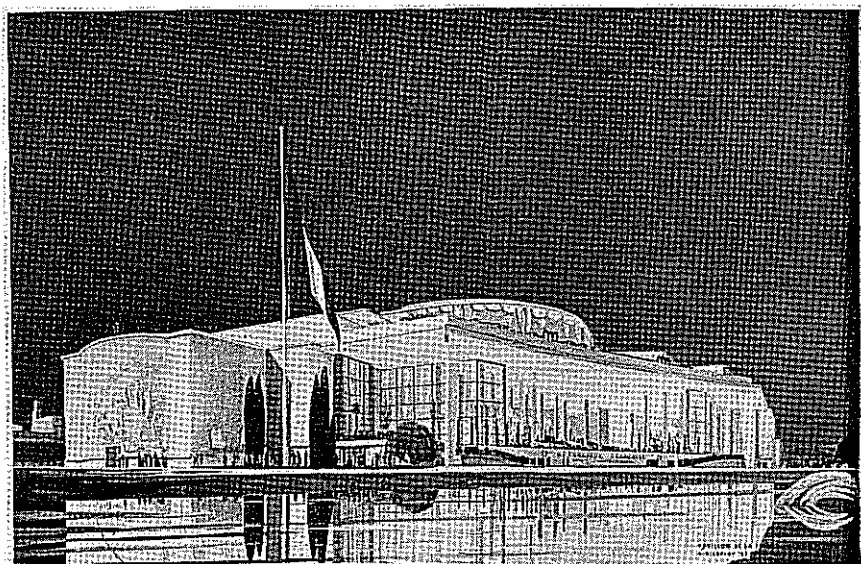
Notre participation comprendra deux parties nettement distinctes: le Palais de France et l'annexe de la France d'Outre-mer.

* * *

Le pavillon français dont la hauteur sera de 14 mètres, maximum imposé par les règlements, comportera un rez-de-chaussée, un entresol et un premier étage. Sa terrasse donnera place à un restaurant.

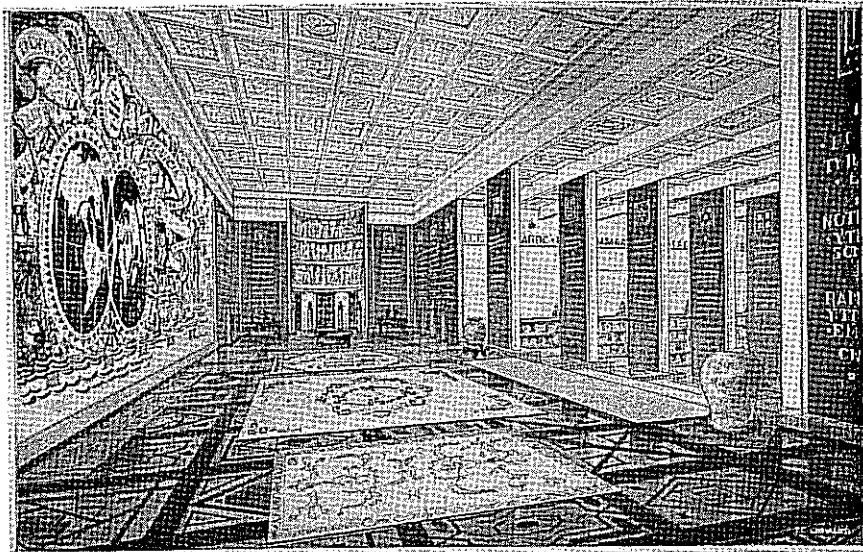
Le rez-de-chaussée sera consacré surtout au Tourisme en France. Il évoquera la diversité admirable de notre pays, de nos climats, de nos richesses thermales, ainsi que les mille trésors naturels ou acquis de nos régions. On y verra également nos réalisations les plus récentes en matière de transport (marine marchande, chemins de fer, aviation); les grandes œuvres actuelles de nos travaux publics, viaducs, barrages, centrales électriques, seront représentées en photographies ou en maquettes.

L'entresol aura pour thème général: « l'Art, le Luxe et l'Élégance de la France moderne. » Il comportera une galerie de collections ornée notamment des créations de nos manufactures de Sèvres, des Gobelins et d'Aubusson. Nous y célébrerons nos beaux-arts et enfin nous y ferons admirer la mode française, cet ample domaine où nous demeurons des maîtres incontestés mais où il nous faut soutenir notre réputation. Enfin l'entresol sera pourvu d'une salle de spectacle de 500 places où seront projetés des films documentaires et touristiques et où l'on donnera des concerts et des spectacles variés.



MM. Expert et Patout, architectes.

LE PALAIS DE LA FRANCE



M. Chevalier, architecte.

UNE SALLE DE LA FRANCE D'OUTRE-MER

Le premier étage sera dédîé en partie à la douceur matérielle de la vie en France. Il comportera un centre de dégustation des vins de France et des produits régionaux, où nous saurons mettre en valeur nos crus célèbres. Nous y ferons également apprécier nos spécialités gastronomiques trop peu connues encore dans ce pays. Un restaurant luxueux, contenant 500 places environ, sera construit en gradins et s'ouvrira sur le lac. Des parois vitrées mobiles l'abriteront au besoin.

La deuxième partie de cet étage montrera en revanche à nos visiteurs l'évolution de la France intellectuelle, retracera en un résumé frappant les relations franco-américaines depuis la découverte du Nouveau Monde jusqu'à nos jours. Enfin on y respirera la France, terre de liberté, de raison, de justice, de refuge intellectuel et d'apaisement religieux.

L'annexe de la France d'Outre-mer, consacrée à la grandeur de notre empire colonial, exprimera dans une présentation particulière les moyens, les buts, l'idéal de la colonisation française, nos grandes réalisations coloniales et les merveilles touristiques de nos colonies. Nous appellerons particulièrement l'attention du public sur les produits coloniaux intéressant le marché américain.

Nous sommes persuadés que la participation française à l'Exposition Internationale de New-York 1939 sera un grand succès pour notre pays dont bénéficiera amplement le rayonnement économique et spirituel de notre nation.

MAURICE GARREAU-DOMBASLE,
*Commissaire Général-Adjoint, Section
française de l'Exposition internationale
de New-York 1939*

NOTE: Cet article a été écrit pour DEUX PATRIES, avant l'ouverture de l'Exposition.

OFFICIERS NATIONAUX DE PI DELTA PHI

Présidente: M^{lle} OLGA NORSTROM, 646 Balboa St., San Francisco, California.

Vice-Président: M. HENRI C. CHARPIOT, c/o Graduate School of Business Administration, Harvard University, Cambridge, Massachusetts.

Secrétaire-Trésorière: M^{lle} LUCIE LATAILLADE, 549 Lasuen St., Stanford University, California.

Directeur de la Revue: M. RICHARD F. RATHMAN, 653 Stanford Ave., Palo Alto, California.

LA LITTÉRATURE ET L'ENSEIGNEMENT EN FRANCE ET AUX ÉTATS-UNIS

En France environ cinquante pour cent de la jeunesse reçoit son instruction dans les écoles de l'État, et l'autre cinquante pour cent dans les écoles confessionnelles. En grande partie, l'enseignement est meilleur dans les écoles officielles, mais « l'éducation » est meilleure dans les autres. Dans les deux l'enseignement est étroitement et strictement intellectuel. Quand je dis « school » en anglais, qu'est-ce que je vois ? Un beau *campus* verdoyant où des groupes d'adolescents s'ébattent librement ; c'est un endroit destiné aux jeux. Mais si je dis « école » en français, je vois de rudes bancs, de vieux pupitres, un tableau, des livres, un professeur et la perspective d'un examen. Une université française est renommée à cause de la réputation de ses professeurs ; les étudiants suivent les cours parce que les professeurs ont besoin d'eux, et non le contraire. En Amérique le corps enseignant et ses dires ne comptent pas pour grand'chose. Est-ce que l'université Notre-Dame est une université catholique ou une citadelle du football ? Dans les universités françaises, les étudiants se connaissent à peine, et il n'y a que très peu de vie estudiantine, bien qu'il y ait un commencement dans ce sens aujourd'hui, avec l'établissement des cités universitaires. De mon temps, à la Sorbonne, il y avait peu d'étudiants qui se connaissaient. Les professeurs ne nous connaissaient pas et n'en avaient pas besoin ; ils nous enseignaient et voilà tout.

La possession du diplôme d'une école secondaire française dépend d'un examen sévère appelé le baccalauréat. Malgré dix heures d'études ou davantage par jour, seulement quarante-huit pour cent de nos jeunes gens y sont reçus. Les autres cinquante-deux pour cent sont refusés au baccalauréat et par conséquent ils ne peuvent ni s'inscrire aux universités ni suivre les professions du droit, de la médecine, ou de l'enseignement. La meilleure instruction secondaire qu'on puisse trouver en Europe existe en France, selon un rapport fait récemment par des experts de Princeton. Ils affirment que si les professeurs des facultés françaises disparaissaient brusquement tous ensemble, dès le lendemain, des spécialistes que l'on trouverait sans peine dans l'enseignement secondaire pourraient occuper leurs chaires.

Après avoir obtenu le grade de licencié, un futur professeur du second degré travaille environ quatre années de plus pour obtenir, après un concours extrêmement difficile, l'agrégation, qui lui procure un emploi immédiat comme professeur de lycée.

Ordinairement, en Angleterre et en Amérique, on se fait professeur parce qu'on aime la jeunesse. En France, on choisit l'enseignement parce

qu'on aime les livres. Le professeur français a toujours un livre sur le métier. En moyenne l'enseignement d'un professeur à la faculté en France n'est que de deux heures par semaine, contre onze à quinze heures aux États-Unis. Un professeur français bâtit souvent un livre sur un cours pendant lequel il a enseigné un total de soixante heures.

Lisette Reese et Thornton Wilder sont les deux seuls professeurs du secondaire américain, à ce que je sache, qui aient gagné une réputation littéraire, si je fais abstraction des manuels. Il est tout naturel que la passion des livres et le talent montrés par la plupart des professeurs en France soient magnétiques, et telle est la situation. Les petits Français et les petites Françaises ont une grande admiration pour le talent. Ils en sont inspirés. Lorsqu'il jouit de dix minutes libres, les mains d'un jeune Français frémissent de l'envie de feuilleter son histoire de la littérature française. Cette tendance n'est pas tout à fait salutaire et heureuse. On voit que la vie de Musset, bien que grand écrivain, était méprisable ; pourtant l'enfant le considère souvent comme un héros, pour la beauté de sa poésie.

Les Français sont intelligents mais non pratiques. Ils ont l'habitude de discuter les idées, d'après la théorie que, après la discussion, quelque personne indéfinie, quelque « George », comme on dit aux États-Unis, apparaîtra pour mettre les idées à exécution. Les idées qui composaient la Révolution française avaient été pensées et repensées, jusqu'à leur réalisation.

En Amérique vous êtes conduits par votre Président et par d'autres chefs politiques. En France le pays est guidé par des écrivains. Après Voltaire, qui commença le gouvernement de la France par les hommes de lettres, Victor Hugo, Lamartine, Alexandre Dumas fils, Barrès et Bourget ont été tour à tour les guides de la conscience nationale. Il arrive souvent que des hommes d'épée entrent à l'Académie française grâce à leurs livres. Et vous vous souvenez de l'excellence littéraire de Monsieur Claudel, le meilleur créateur parmi les représentants français à l'étranger. Les Français s'inclinent devant cela.

Les écoles françaises donnent un excellent enseignement de critique dramatique. J'ai été instruit dans une école religieuse pour devenir prêtre. Tous mes camarades étaient destinés également à la prêtrise. Pourtant, à travers la fenêtre on pouvait entendre quelqu'un disserter sur les mérites de quelque pièce de théâtre, et les caractères des émotions et passions. Dans la chaire de cette salle on voyait un vieux prêtre desséché. La plupart des critiques américains sont assez médiocres, quoique la *Yale Review* vous donne de très bonnes revues par des hommes de sens. Un maître français donne constamment l'impression de ne jamais épuiser un chef-d'œuvre. Il en résulte une attitude respectueuse envers la grande littérature, la réaction d'un critique et non d'un créateur. Les dissertations exigées des élèves ne

sont pas destinées à leur révéler leur originalité. Jamais de saynète ou de monologue; jamais de vers (au petit séminaire où j'ai été élevé, la composition de vers français était un cas de renvoi), rarement un pastiche, bien que le pastiche soit la forme la plus humaine de la critique, jamais l'ébauche d'un roman d'aventures, en un mot, jamais, ou presque jamais, d'appel à l'imagination.

Vos ancêtres vinrent dans ce pays pour y chercher le bonheur. Le bonheur n'est pas le plaisir, ce n'est pas même la joie, bien que la joie soit fille du bonheur. Le bonheur est quelque chose de plus haut. La notion existe en Amérique que le bonheur doit régner partout. Il a certainement le pas de beaucoup sur l'intellectualité. Rendre l'enfant le plus heureux possible est le but des parents et de beaucoup d'autres personnes. Les Américains sont, pour la plupart, spirituels et intelligents mais non intellectuels, comme vous le savez. Dans ce pays l'intellectualité n'est pas suprême.

On n'envoie pas les enfants à l'école pour leur instruction d'abord. Je considère Harvard comme la meilleure université du monde. Mais tout récemment, m'entendant affirmer ceci, une femme me dit: « Mon fils est à Harvard et il ne le sait pas. » Votre but en faisant immatriculer vos enfants au Collège est de leur créer des amitiés, de leur assurer une préparation pour la vie. C'est la vie qui prime tout en Amérique. Pourquoi est-ce que des New-Yorkais envoient leurs enfants même à St.-Paul's, à St.-Mark's ou à Groton, où les maîtres sont très capables et dévoués? C'est principalement pour y nouer entre eux les amitiés de la bonne espèce. D'autres envoient leurs enfants à une école à la campagne pour les rendre forts, au moyen de beaucoup de sport. Il n'y a pas de concours pour obtenir le diplôme des écoles secondaires américains. La *graduation*, c'est une cérémonie avec des robes blanches et des fleurs et des parents étouffants de larmes. Sur le programme d'une *graduation* de *high school* je vis sept cents noms, dont trois cent soixante recevaient leur diplôme « avec mention ». Tout le monde était reçu, personne ne fut recalé. Un diplôme de cette espèce suffit pourtant à donner accès à une grande proportion des universités d'Etat, dont il y en a presque cinquante.

Il n'y a pas si longtemps que les Etats-Unis sont jeunes. Ce pays était extrêmement mûr autrefois. Les Puritains et les signataires de la Déclaration de l'Indépendance étaient mûrs tout autant que les vieux messieurs grincheux à Westminster qui leur en voulaient tellement à cette époque. Tout changea de caractère en Amérique lorsque le grand flot d'étrangers arriva de l'Europe, surtout les immigrants de l'Europe centrale et méridionale. Il fallut changer le niveau de l'éducation secondaire. On dut américaniser les nouveaux venus d'une manière facile. Et aujourd'hui les Américains sont épris de tout ce qui est facile.

L'atmosphère de ce pays est telle que la littérature y est devenue une sorte de spécialité, plutôt qu'une partie intégrale de la vie nationale. Souvent un Américain lit un livre sans en remarquer le nom de l'auteur. En France les grands chefs de la vie nationale sont des auteurs tels que Victor Hugo et Anatole France. Mais nommez-moi un homme de lettres américain qui ait conduit le peuple. Il n'y en a pas un seul. Sinclair Lewis devrait être ce chef aujourd'hui, mais il est vrai que l'autre Lewis, John L. Lewis, compte beaucoup davantage.

Les magazines scolaires sont un excellent témoignage de l'énergie créatrice en Amérique. Ils sont vifs, heureux, pleins de vie! Ce que nous voyons dans les kiosques, y compris six cents revues hebdomadaires, n'est que peu de chose par rapport au débit total de l'édition en Amérique. Et cette littérature a son commencement dans le joyeux journal scolaire. Mais la faculté créatrice n'est pas toujours accompagnée du goût. Ce qui manque, c'est la critique. Dans ce pays manquent la discipline, la règle, l'idée et le souci de la perfection. Le manque de formation critique au collège se révèle dans l'indifférence du public à l'idéal littéraire et dans l'insuffisance des critiques professionnels.

Une université n'a pas pour objet l'enseignement des matières élémentaires, telles que l'allemand élémentaire. En beaucoup d'endroits on préfère le mot « collège » à « université ». Pourquoi? Les deux premières années de bien des universités sont perdues en grande partie à faire du travail qui aurait dû être accompli dans les écoles secondaires. Mais les programmes des écoles secondaires s'élèvent lentement pour s'accorder avec le niveau scientifique des universités, et celles-ci deviennent plus strictes. Il est bon pour Princeton, pour l'Amérique, pour vous et pour moi que trente pour cent des étudiants de Princeton soient renvoyés à la fin de leur première année. Tout le niveau de la culture s'élèvera aussitôt que les universités d'Etat, à leur tour, exigeront quelque chose de plus valable pour l'admissibilité qu'une cérémonie de promotion. Il est inévitable que la *graduation* de la *high school* sera progressivement remplacée par des examens.

Aussitôt que vous combinerez les deux forces, la critique et le génie créateur, l'âge d'or de la littérature américaine arrivera. De nombreux signes annoncent que ce grand siècle classique n'est pas très éloigné.

ERNEST DIMNET,

Chanoine et auteur, Professeur "honoris causa" de la Faculté des Lettres de l'Université de Lille.

NOTE: Cet article est traduit par M. Richard Rathman d'après les notes qu'il a prises sur un discours prononcé en anglais à l'Université Stanford, le 1^{er} novembre 1938.

RENÉ BOYLESVE, INTERPRÈTE DE LA VIE BOURGEOISE

Votre patrie, les États-Unis, vous la connaissez parce que, depuis votre enfance, tout, votre famille, votre milieu, vos amis, vos maîtres, les paysages que vous contemplez, vous la font sentir. Mais cette autre patrie que vous créez vos études de français, c'est par la parole de vos professeurs et par les livres que vous lisez que vous apprendrez à la connaître et à l'aimer. Malheureusement, les manuels de classe ne vous donnent que rarement une idée à la fois juste et complète de cette France que vous ne connaîtrez bien qu'en la visitant et en vous mêlant à sa vie quotidienne. Il y a, parmi les écrivains morts assez récemment, un homme timide et modeste qui n'a joui de l'estime que d'un cercle trop restreint de lecteurs parce qu'il n'a jamais voulu faire de réclame tapageuse pour attirer l'attention du grand public. Cet homme est René Boylesve, qui est né en Touraine, le cœur artistique et intellectuel de la France.

La plus belle partie de son œuvre et la plus durable, c'est celle où il s'est fait le peintre précis et délicat de l'humble mais solide réalité qu'est la vie bourgeoise en province. Il nous a laissé une galerie d'estampes aussi fines que précises de ces existences en grisaille; mais sous cette grisaille se cache une série de nuances extrêmement délicates, et on trouve dans ce milieu, comme l'avait déjà si bien vu Balzac, des caractères d'autant plus intéressants que l'on s'attendait peu à les rencontrer là. Car en dépit de critiques envieux et de pessimistes grincheux, la bourgeoisie provinciale conserve sa profonde vitalité et demeure le réservoir des forces de la nation et la source vive de tout ce qu'il y a de simplicité, de vérité, de fraîcheur et de solidité dans notre littérature.

Il faut, comme Boylesve, avoir vécu pendant l'enfance sur un vieux domaine ou dans une de ces petites villes qui sommeillent sur les bords de la Loire pour pouvoir en évoquer la véritable atmosphère. Leur apparente tranquillité n'aveugle que l'observateur qui n'est pas du cru. On a reproché à Boylesve le manque de relief de ses études de mœurs. Ceux qui ont fait ce reproche ignorent la vie de province, car le trait caractéristique de cette vie est précisément de manquer complètement de relief extérieur. Mais sous cette apparence calme et pondérée, extérieurement conforme aux principes les plus solidement établis et à la dignité la plus stricte, ce ne sont que tempêtes, espoirs, crimes moraux parfois pires que des meurtres. Quels « fleuves de feu » circulent et bouillonnent sous une surface unie et régulière! La province est le pays des inhibitions et des refoulements. Boylesve a peint ces souffrances secrètes et lancinantes qu'avait naguère étudiées Maupassant dans *Mademoiselle Perle*, et ils sont nombreux dans l'œuvre du Tourangeau, les infortunés qui ont « gémi, chaque

soir dans l'épaisseur moite de l'oreiller et sangloté, le corps secoué de sursauts, dans la fièvre du lit brûlant. » L'auteur de *Mademoiselle Cloque* a étudié avec une consciencieuse impartialité toutes les laideurs et aussi les beautés de ces humbles vies. Il ne s'est pas arrêté aux grandes passions; il a ramassé dans son œuvre toutes les petites faiblesses, les ridicules, les manies particulières à ce milieu. Il les a interprétés avec cette sympathie un peu ironique, faite de la compassion que serre d'instinct le cœur devant des souffrances noblement supportées, mais qui n'empêche pas l'observateur d'esquisser un léger sourire à la vue des ridicules de la personne dont il a pitié.

Cette vie française qu'il a dépeinte, on sent qu'il la connaît dans ses plus petits détails. Il la présente avec un charme fait de sincérité et d'indulgence. C'est cette tranquillité reposante de la province qui permet ces vies bien réglées et qui amène ce contentement du cœur que l'on ignore dans les grands centres. Les grandes explosions s'oublient, les tourments s'effacent; et le petit traintrain régulier de la province, monotone peut-être, mais qui prête au recueillement intellectuel et qui conduit à un bonheur sage et tranquille, est un des traits les plus caractéristiques que possède notre vie française et aussi un de ses plus grands charmes aux yeux des étrangers qui viennent chez nous.

Il n'est rien dans la vie qui soit trop terne ou trop pauvre pour un grand romancier, et Boylesve a prouvé, après Balzac et Maupassant, que la vie bourgeoise de province est un sujet des plus riches. Il l'a traitée en artiste, car à son talent de réaliste, il joint une sensibilité de poète. Membres de Pi Delta Phi, lisez Boylesve, apprenez à le connaître et faites-le aimer de vos amis. Vous n'en connaîtrez et n'en aimerez que mieux votre deuxième patrie.

ANDRÉ BOURGEOIS,
*Instructeur de français
à Rice Institute (Theta)*

NOTE: L'auteur est en train d'achever une thèse de doctorat de l'Université de Paris sur René Boylesve.

FRANCE ET SUISSE

Parmi celles que Virgile Rossel appelait *les petites France hors de France*, la Suisse dite romande figure au premier plan. Comme on le sait, la Suisse est un pays trilingue et c'est l'allemand qu'on parle dans la majorité des cantons; toutefois, la minorité de langue française est loin d'être négligeable puisqu'elle compte près d'un million d'habitants, soit un quart environ de la population totale de la Confédération. Ce territoire de langue française a ses frontières géographiques bien marquées: « le Jura à l'ouest, au sud le lac Léman et les montagnes de Savoie, à l'est les Alpes vaudoises, au nord les mamelonnements qui annoncent le plateau suisse » (Ramuz, *Salutation paysanne*). Allez à Genève, à Lausanne, à Neuchâtel, à Fribourg: c'est le français qu'on y parle. Et c'est le français également qu'on parle dans les cantons de Genève, de Vaud, de Neuchâtel, et, en partie, dans ceux de Fribourg, de Berne et du Valais.

Cette unité linguistique a favorisé de tous temps les relations entre la Suisse romande et sa grande voisine de l'ouest. De France à Suisse, de Suisse à France, c'est à travers les siècles un échange continu, la France offrant à la Suisse ses horizons plus larges, son esprit lucide et brillant, l'élan de son effort civilisateur, la Suisse offrant en retour un génie tenant davantage de la terre nourricière, un tour d'esprit plus cosmopolite, une tradition de liberté.

Terre de refuge pour les Huguenots de France, la Suisse romande a été tout particulièrement fécondée par cet afflux de sang étranger. Au cours des siècles, d'ailleurs, des Français de marque en font leur lieu de séjour d'élection: à Genève, Robert Estienne installe en 1550 son imprimerie; Calvin y publie, dix ans après, la seconde édition de son *Institution chrétienne*; d'Aubigné vient y finir sa vie... Plus tard, c'est Bayle qui vient en Suisse, et Voltaire, et Sénancour, Lamartine, Sainte-Beuve, la comtesse de Noailles, bien d'autres encore...

C'est ainsi que de grands noms français se trouvent indissolublement liés à l'histoire et aux paysages de la Suisse romande. Ce petit coin de terre ne se contente pas, cependant, d'accepter: à son tour, il donne. Et le voici qui présente à la France des écrivains: Rousseau, M^{me} de Staël, Benjamin Constant, Vinet, Amiel; des hommes d'état: Necker; des savants: Bonnet, Saussure, Candolle; des musiciens: Dalcroze. Et nous en passons...

A côté de ces grandes gloires, on aurait tort d'oublier les ouvriers plus modestes: le nombre considérable de Suisses romands consacrés à la belle tâche de répandre la connaissance, le goût, l'amour du français et de sa littérature. Que ce soit en Suisse même, dans les nombreux établissements

d'éducation où, par milliers, jeunes filles et jeunes gens viennent de l'étranger apprendre la langue, ou que ce soit dans les autres pays, dispersés de par le monde, ces professeurs sont de fidèles représentants de la culture française et en sont les précieux agents de dissémination. Le français est leur langue maternelle: ils l'aiment de cet amour inné que l'être humain porte à tout ce qui a souri à sa première enfance.

La question de la pureté du français de Suisse comparé à celui de France est fréquemment soulevée par les Français et résolue par eux dans un sens défavorable. Il est sûr que, chez le peuple, le français de Suisse porte dans le vocabulaire, dans la syntaxe et surtout dans l'accent, l'empreinte d'un régionalisme marqué. Mais on oublie trop souvent qu'il en va exactement de même en France où les différentes régions linguistiques sont tout autant accusées, sinon davantage, qu'en Suisse. Dans les milieux cultivés, par contre, on parle dans la Suisse romande un français qui peut rivaliser avec celui des Parisiens pour la correction — sinon pour l'élégance — et qui, sous le rapport de l'accent, est bien supérieur à celui des mêmes couches sociales de plusieurs provinces françaises. Le français de France n'en reste pas moins pour les Suisses romands le « bon » français, le modèle qu'on s'efforce d'imiter...

On commettrait cependant une erreur grave en se représentant la Suisse romande comme une sorte de succursale de la France et de Paris, vivant dans son orbite, attendant d'elle son mot d'ordre. L'instinct d'indépendance inséparable du tempérament suisse suffirait à l'en préserver. Non, les relations entre les deux pays, si étroites soient-elles, n'impliquent ni tutelle ni vasselage. A cet égard, le cas du romancier suisse contemporain C. F. Ramuz mérite qu'on s'y arrête; il est significatif. C'est, en effet, de propos délibéré que Ramuz a demandé à son petit pays de Vaud tant la matière que la forme de son œuvre; ses personnages sont des hommes de chez nous, ils pensent, sentent, agissent et s'expriment en paysans vaudois. Les critiques en ont souvent fait un reproche à l'auteur. Néanmoins, à l'heure qu'il est, non seulement Ramuz est bien coté dans les milieux littéraires de Paris, mais encore sa méthode fait école.

Et c'est ainsi qu'une fois de plus, nous voyons une « petite France hors de France » apporter sa pierre à l'édifice commun.

JACQUELINE E. DE LA HARPE,
*Professeur assistant de français,
Université de Californie (Alpha)*

MAISON FRANÇAISE DE L'UNIVERSITÉ DE CALIFORNIE

C'est au mois d'août 1938 que la Maison française a ouvert ses portes au 2730 Dwight Way, Berkeley. La société qui porte ce nom existait depuis 1935 ; mais cet été, grâce au concours de ses généreux protecteurs et grâce à la découverte d'un immeuble qui lui convenait, elle a pu fournir enfin, un abri à sa nombreuse « couvée ». Comme président, je tiens à souligner ici avec reconnaissance l'attachement des membres à la cause commune : depuis sa fondation, le cercle avait vécu pour ainsi dire au jour le jour, se réunissant dans des locaux variés et n'ayant entre lui et la mort que la vision de ses fidèles. Maintenant, ils peuvent jouir de la juste récompense à tant de dévouement.

Le but de la Maison française est essentiellement celui de Pi Delta Phi, c'est-à-dire de « répandre la culture française ». Tandis que Pi Delta Phi représente un groupe d'étudiants ayant déjà atteint un certain degré d'excellence et que ses intérêts sont plutôt intellectuels, la Maison française, elle, offre à tous ceux qui s'intéressent au français, qu'ils soient étudiants ou non, l'occasion de se réunir pour causer français, pour entendre des conférences en français, et, ce qui n'est pas de moindre importance, pour goûter de l'excellente cuisine française — tout cela au prix modique d'un ou deux dollars par an.

A côté de ces membres associés, ou externes, la Maison française compte dix-neuf jeunes filles pensionnaires. Ces étudiantes habitent la Maison dans le but de se perfectionner dans l'emploi du français. Leur hôtesse française, M^{lle} Cécile Fouquet, Officier d'Académie, a beaucoup contribué au succès de notre entreprise.

Une des principales caractéristiques de la nouvelle Maison française, c'est que ses membres ont pleinement conscience de son but et qu'ils ont le désir de se dévouer corps et âme à sa réussite. Le semestre passé, la Maison française a offert à ses membres quatre conférences, dont une par M. Henri Grégoire, professeur de l'Université de Bruxelles ; une soirée de cartes en collaboration avec Pi Delta Phi ; et le *Barbier de Séville*, sous la direction de M. Carmody, professeur à l'Université de Californie.

Les directeurs de la Maison française sont : MM. Fay, Rowbotham, Carmody, M^{lle} de La Harpe, professeurs du département de français à l'Université de Californie ; M. Wallace M. Alexander ; M. Alvin Eustis, Jr.

Pour ce qui est de l'avenir, la Maison française compte poursuivre l'œuvre commencée d'étendre la sphère d'influence de la langue et de la culture françaises ; ce faisant, elle espère accroître du même coup le personnel de sa sœur aînée, Pi Delta Phi.

ALVIN EUSTIS, JR.,

Président de la Maison française de Berkeley.

NOUVELLES DES CHAPITRES

CHAPITRE EPSILON

Pendant le premier semestre de l'année 1938 (février à juin 1938) les activités du Chapitre furent limitées à une cérémonie d'initiation, et à une représentation d'un film français, *Carnaval en Flandre*, qui a remporté un succès fou. Quant aux activités du chapitre pendant le premier semestre de l'année scolaire 1938-39, elles furent bornées à une initiation. La raison fut que les activités sociales à l'Université d'Illinois pendant le semestre passé furent nombreuses et ne nous offrirent point l'occasion et le temps de présenter des programmes de grand intérêt. Par contre ce semestre nous comptons offrir deux films français et donner une conférence littéraire.

Il nous cause une grande peine d'annoncer la mort de l'un de nos membres, Monsieur Régis Michaud. Il s'est éteint dans sa cinquante-huitième année, le 7 février 1939 à 9 heures 15 du soir. Monsieur Régis Michaud est né en France, à Montélimar, en 1880. Il fit ses études universitaires à la Sorbonne où il eut l'honneur d'étudier sous l'éminent et dernièrement décédé Professeur Joseph Bédier et d'où il reçut son diplôme de Licencié ès Lettres. Avant la Grande Guerre il présenta des cours à l'Université de Princeton. En 1914 il s'enrôla au service de sa patrie. Il retourna à Smith College, Northampton, Mass., en 1917. En 1918 il devint professeur de littérature française à Berkeley, Californie. Monsieur Régis Michaud vint à l'Université d'Illinois en qualité de professeur en 1930 et présenta des cours sur le Réalisme, le Naturalisme, le Symbolisme, la Littérature contemporaine et la Civilisation française. Ses connaissances profondes et érudites lui créèrent une grande renommée. Les principes politiques de Monsieur Michaud étaient en étroite rapport avec une paix mondiale et une puissante démocratie. Le ruban de la Légion d'Honneur lui fut décerné en 1926. Les traductions par Monsieur Régis Michaud de Ralph Emerson, de Henry Thoreau, de Lewis Lewisholm, de Sinclair Lewis, de Henry Mencken et de Henry Adams rendirent ces auteurs connus des Français. Mais ce qu'il faut dire encore, c'est la bonté de l'homme, son air enjoué, sa façon charmante et modeste de vivre, et sa franchise. Nous rendons hommage à un grand Français et à un grand homme.

ROBERT ROUSSEY,
Président.

* * *

CHAPITRE ZETA

Le Chapitre Zeta élit les officiers suivants à une réunion tenue en mai 1938 : Présidente, M^{lle} Helen Rands (Alpha Chi Omega, Eugene, Oregon) ; Vice-Présidente, M^{lle} Laurie Sawyer (Kappa Alpha Theta, Eugene) ; Secrétaire-Trésorier, M. Monroe Richardson (448 E. 12th St., Eugene). Après le banquet M^{lle} Marian Fuller a reçu le prix du gouvernement français pour les études distinguées et M^{lle} Margaret Earl a reçu le prix Pi Delta Phi aussi pour les études distinguées.

En novembre le chapitre élit des membres spéciaux, et la présidente nomma les comités réguliers et spéciaux pour l'année. On discuta la présentation d'un film en

français. En janvier la société présenta deux fois le film français avec titres anglais, la *Kermesse héroïque*, qui eut un succès très frappant. A cause de l'intérêt général de ce film nous avons l'intention de présenter de pareils programmes pendant le printemps.

En février l'initiation eut lieu au Gerlinger Alumni Hall. Six personnes reçurent l'honneur de devenir membres spéciaux et neuf personnes devinrent membres réguliers. La présidente souhaita la bienvenue aux nouveaux membres, et M. Donald Castanier donna la réponse de leur part. Après la cérémonie le chapitre eut le plaisir de voir des films faits en France par un de nos membres spéciaux qui venait de retourner de ce pays.

Pour les réunions de l'avenir nous présenterons des impressions de voyages européens.

Voici la liste des nouveaux membres: M^{me} Lowell Ellis, M. Christian M. Freer, M^{me} George Belknap, M^{me} Mary C. Brockelback, M. A. H. Tyson, M. Ainsley Carlton, M^{lle} Louise Robison, M^{lle} Betty Lou Kurtz, M^{lle} Ruth Hillman, M^{lle} Loretta Crocker, M^{lle} Jean Kendall, M^{lle} Corriene Antrin, M. Perry Jack Powers, M. Donald Castanier, M. Adrian Martin.

MONROE RICHARDSON,
Secrétaire-Trésorier.

RAPPORT DE LA TRÉSORIÈRE NATIONALE

En caisse, août 1938: \$561.38

<i>Doit</i>	<i>Avoir</i>
Timbres et papeterie\$ 40.00	Cotisation des nouveaux membres..\$135.00
Chartes 45.60	DEUX PATRIES, cotisations des cha-
DEUX PATRIES, 2 numéros 319.00	pitres, abonnements 36.65
Divers 35.40	Intérêts 4.18
<i>Total</i>\$440.00	Pourcentages sur 57 clefs 28.50
	<i>Total</i>\$204.33

Solde créditeur, mai 1939: \$326.16